C'était un samedi. Point de caisse à tenir le lendemain. — On pouvait se fatiguer sans qu'il en dût résulter rien de fâcheux pour le travail.

Frédéric Muller, malgré lui mais n'osant résister dans la crainte du ridicule, se laissa conduire par ses compagnons au bal de l'Opéra, où l'attendait l'aventure la plus vulgaire.

Une femme, au foyer, prit son bras et se mit à le *blaguer* au sujet de son air sombre et sa physionomie mélancolique.

Cette femme était grande. Un capuchon rabattu cachait ses cheveux, un loup de velours masquait son visage, les longs plis de son domino déguisaient sa taille, sa voix sans distinction avait un timbre rauque et voilé, et cependant on la devinait jeune, et, sinon belle, du moins attrayante. Un parfum vague et sensuel s'exhalait de sa personne.

Frédéric Muller lui répondit d'abord avec une sorte de nonchalance et de fatigue. Il semblait hésitant et embarrassé comme un homme à qui l'on parle un langage inconnu ; mais, peu à peu, tandis que le domino défilait le chapelet de ses gauloises court-vêtues, dont quelques-unes étaient drôles, tandis que ce parfum subtil dont nous avons parlé se dégageait de ses vêtements, ainsi que les aromes d'un vin capiteux s'échappent d'un verre mousseline échauffé dans la main, l'employé du baron Worms se transfigurait, l'hypocrite gravité allemande de sa physionomie faisait place à la joyeuse effronterie d'un viveur émérite, et bientôt il parla, avec une verve au moins égale à celle de son interlocutrice, cet intraduisible et pittoresque langage qu'il avait d'abord semblé ne pas comprendre.

Il alla même si loin que le domino s'écria :

— Pour un caissier allemand, mon cher, tu es bigrement Parisien !...

— Tu me connais ? demanda Muller stupéfait.

— Un peu, mon neveu ! et j'ai pour toi une cigale dans ma guitare, depuis certain jour où tu m'as payé certain chèque à travers le petit guichet de ta caisse... Oui, parole d'honneur, tu me vas beaucoup !... Allons souper, ou plutôt déjeuner, car il est cinq heures du matin...

Dans le cabinet de la Maison d'Or le domino se démasqua, et Frédéric Muller se souvint vaguement d'avoir jadis entrevu son visage.

C'était Aline Pradier, surnommée *Fine-Orange*, une fille brune et commune, d'une beauté bestiale mais troublante, avec d'épais cheveux presque bleus et d'immenses yeux noirs diaboliques, rayonnant d'un feu charnel.

Aline Pradier passait, non sans raison, pour une hétaire ultra-fantaisiste. Elle faisait des passions, elle avait des caprices. Créature dangereuse, en somme, plus que beaucoup de ses pareilles.

En quittant, dans l'après-midi de ce même jour, le petit hôtel de l'avenue de Friedland habité par l'ex-marchande d'oranges, Muller se dit que c'était fini et qu'il enverrait le lendemain à sa belle d'une heure un bracelet de vingt-cinq louis.

Mais, le lendemain, il porta le bracelet lui-même.

Huit jours après il était absurdement épris, et, qui plus est, affroyablement jaloux.

Cahin-caha, tant bien que mal, pendant deux ou trois mois cette liaison marcha sans de trop grands tiraillements, émaillée de nombreuses lettres dans le genre des épîtres trouvées par Jobin et repolies par nous.

Frédéric Muller, à force d'argent, maintint à peu près sa position, jusqu'au jour où il s'aperçut qu'il devenait gênant et qu' autour de lui tout craquait.

Plus amoureux que jamais, il questionna. Fine-Orange, naturellement mentit, et il le vit bien. Il résolut alors de la surveiller.

La surveiller ? Oui, mais comment ?...

De neuf heures du matin à quatre heures du soir, un caissier est cloué à sa caisse comme une sentinelle à son poste. La désertion est impossible.

Frédéric Muller trouva un biais. D'autres feraient pour lui ce qu'il ne pouvait faire lui-même.

Un prospectus de l'agence Roch et Fumel, tombé dans ses mains, le conduisit à la rue Montmartre. Stani Picolet reçut la mission délicate d'espionner Aline Pradier, et le caissier, croyant possible de cacher son nom, donna la consigne de lui adresser les renseignements, sous ses initiales, rue Jean-Jacques Rousseau, au bureau de la poste restante, où chaque jour il passerait en quittant la maison de banque.

Muller eut promptement la preuve que ses soupçons étaient bien fondés. Il avait un rival, et un rival singulièrement redoutable : son propre patron le baron Worms.

Le mari de Valérie s'était *toqué* de Fine-Orange en la languant dans une avant-scène du Palais-Royal, et, chose inouïe, invraisemblable, Fine-Orange, plus fantaisiste que jamais, faisait faire antichambre au riche banquier, après s'être, comme on l'a vu, jetée à la tête du caissier.

Cette résistance anormale ne se prolongea point d'ailleurs outre mesure, et mademoiselle Aline Pradier, après avoir congédié Frédéric Muller qui refusait fièrement de conserver chez elle des *entrées de faveur*, prit sur le baron Worms un empire absolu, et, grâce sans doute à la supériorité de ses vices, le domina bien vite comme aucune femme ne l'avait jamais dominé.

Cet ascendant inouï devait amener une scène effroyablement scandaleuse, à laquelle deux ou trois interrogés par Rouleau-Duvernoy ont fait allusion devant nous.

Certain soir, Fine-Orange, introduite par le baron sous le toit conjugal, eut fantaisie de visiter les appartements de réception de l'hôtel.

M. Worms, toujours docile, s'empressa de la guider, un bougeoir à la main.

— C'est très-chic, mais ça manque de gaz ! fit la drôlesse après examen. Il faudrait ça tout flambant...

— Veux-tu qu'on allume ? demanda M. Worms en riant.

— Ce soir ?

— Pardieu !... à l'instant... Dis un mot, j'éveillerai mon valet de chambre, et dans dix minutes, illumination générale.

Aline Pradier, secouant la tête, répliqua :

— J'ai une autre idée qui vaut mieux.

IV

— Une autre idée, qui vaut mieux ? répéta M. Worms laquelle ?

— Donne un bal et j'y viendrai, répliqua Fine-Orange.

Le baron la regarda avec stupeur.

Si habitué qu'il fût aux caprices de la drôlesse, celui-ci lui paraissait dépasser de beaucoup les limites de la plus haute fantaisie.

— Eh bien ! quoi ? qu'est-ce que c'est ? s'écria Aline Pradier. Pourquoi ces gros yeux ronds en boules de loto ? On croirait que j'ai dit quelque chose d'énorme !

— Tu veux venir au bal, ici ! balbutia le banquier.

— Oui, je le veux.

— Mais c'est impossible ! impossible ! impossible !

— Es-tu bête ! Si le bal est masqué, qui saura que j'y suis ? Le baron, complètement rasséréiné, se mit à sourire.

— Tiens, au fait, c'est vrai, fit-il, si tu es masquée, qui saura ? L'idée est drôle.

— Elles sont toujours drôles, mes idées.

— Nous allons arranger ça... mais pas de bêtises, hein, au bal ?

— Pour qui me prends-tu ? Sois paisible ! j'aurai une tenue de charoïnesse.

Dès le lendemain M. Worms, dont le cynisme ne reculait point devant la honteuse folie imposée par Aline, lançait dans Paris de nombreuses invitations pour un bal *travesti et masqué* qui devait avoir lieu la semaine suivante.

Une note, placée au bas des cartes roses, prévenait les invités que le masque ou tout au moins le loup de velours était obligatoire pour les dames, de même que le costume de caractère ou le manteau vénitien pour les hommes.